

CHAPITRE I - SATAN

Libre, responsable... et foutu. Mais libre.

Entrée du candidat

Il n'entre pas par une trappe de flammes.

Pas de cornes de carnaval. Pas d'odeur de soufre. Pas de rire démoniaque appris dans une mauvaise école de théâtre religieux. Satan arrive debout, calme, vêtu de noir peut-être, mais avec cette sobriété de ceux qui n'ont plus besoin d'effets spéciaux pour inquiéter une assemblée.

Il ne hurle pas.

Il ne menace pas.

Il sourit à peine.

Et c'est déjà beaucoup plus dérangeant.

Les autres candidats attendent leur tour avec l'assurance des puissances anciennes. Les dieux de la Loi préparent leurs clauses. Les maîtres de compassion affûtent leur douceur. Les forces modernes ajustent leurs bilans. L'humanité, elle, regarde Satan comme on regarde une vieille accusation revenue frapper à la porte après des siècles de procès truqués.

On l'a traité d'ennemi. De corrupteur. De prince du mal. De tentateur suprême. De responsable commode de presque tout ce que l'homme faisait déjà très bien sans assistance extérieure : mentir, trahir, désirer, dominer, se justifier, puis accuser quelqu'un d'autre avec une virtuosité touchante.

Mais Satan ne vient pas plaider l'innocence.

Il vient poser une question.

Une seule.

Que vaut une créature qui n'a jamais eu le droit de choisir ?

Voilà son scandale. Pas le feu. Pas la chute. Pas les enfers peints sur les murs pour discipliner les enfants et les peuples. Son scandale est plus froid, plus profond, plus intolérable : il rappelle que l'obéissance sans possibilité de refus n'est pas une vertu. C'est un dressage.

Et si l'humanité cherche un guide, Satan se présente comme celui qui ne promettra jamais de la protéger de sa propre liberté. Il ne la prendra pas par la main. Il ne lui offrira pas de

mode d'emploi moral en quinze commandements plastifiés. Il ne lui dira pas : « Fais ceci, évite cela, et tu dormiras tranquille. »

Il dira : « Choisis. »

Puis il ajoutera, probablement avec cette cruauté élégante des vérités impossibles à rendre aimables :

« Et assume. »

Satan est donc le premier candidat parce qu'il représente la première fracture. Le moment où l'humain cesse d'être seulement soumis à un ordre pour devenir responsable face à une possibilité.

Il est la tentation, oui. Mais la tentation n'est pas seulement l'appel du mal. Elle est l'apparition d'une alternative. Elle est le moment où une créature découvre que l'obéissance n'est pas le seul chemin disponible.

C'est pour cela qu'il dérange tant.

Un monstre, on peut le tuer.

Un symbole, beaucoup moins.

Ce qu'il représente

Satan représente la liberté dangereuse.

Pas la liberté décorative des brochures politiques. Pas la liberté de choisir entre trois marques de yaourts pendant que l'économie choisit votre rythme cardiaque. Pas la liberté tiède des sociétés qui autorisent l'opinion à condition qu'elle reste monétisable, prévisible et suffisamment polie pour ne pas déranger les annonceurs.

Non.

Satan représente la liberté comme rupture.

La possibilité de dire non. Non au commandement. Non à l'autorité. Non à la sécurité offerte en échange de la soumission. Non au paradis s'il faut y rester enfant pour l'éternité.

Dans l'imaginaire occidental, il est devenu l'adversaire absolu, la figure noire contre laquelle se définit le bien. Mais cette version est déjà une construction tardive, épaissie par des siècles de théologie, de peur populaire, d'art religieux, de littérature, de prêches et de politique ecclésiastique. À l'origine, le mot hébreu satân signifie plutôt « adversaire », « opposant », « accusateur ». Dans le Livre de Job, le Satân n'agit pas comme un rival indépendant de Dieu, mais comme une figure de cour céleste, un accusateur chargé de mettre à l'épreuve la fidélité humaine. Il ne règne pas encore sur un empire infernal avec organigramme démoniaque et service contentieux des damnés. Il teste. Il accuse. Il révèle.

C'est déjà suffisamment désagréable.

Dans le christianisme, la figure se durcit. Le Satan des Évangiles devient le tentateur, celui qui cherche à détourner Jésus de sa mission dans le désert. Dans l'Apocalypse, il prend une dimension cosmique, associé au dragon, à l'ennemi de Dieu et de ses fidèles. Au fil des siècles, cette figure gagne en intensité : elle absorbe l'angoisse du mal, la peur de la rébellion, la hantise de la chair, le soupçon porté sur la connaissance et l'insoumission.

Dans l'islam, Iblis occupe une place voisine mais distincte. Il n'est pas un dieu du mal opposé à Dieu. Il reconnaît Allah, mais refuse de se prosterner devant Adam, par orgueil. Le Coran insiste sur ce refus : Iblis se juge supérieur parce qu'il est créé de feu tandis qu'Adam est créé d'argile. Son drame n'est donc pas l'athéisme, mais la vanité métaphysique. Il sait que Dieu est Dieu. Il refuse simplement l'ordre donné. Ce qui est une façon assez spectaculaire de rappeler que croire ne suffit pas toujours à rendre humble.

Autour de ces traditions, d'autres figures jouent des rôles analogues sans être identiques. Mara, dans le bouddhisme, tente le Bouddha avant l'Éveil : il incarne l'illusion, l'attachement, la peur, le désir qui ramènent l'esprit vers le cycle de la souffrance. Angra Mainyu, dans le zoroastrisme, représente une force destructrice opposée à l'ordre bon d'Ahura Mazda. Mais il faut éviter la

grande soupe paresseuse qui consiste à dire : « Toutes les cultures ont leur Satan. » Non. Elles ont des figures de l'obstacle, du mal, de la tentation, du chaos ou de l'épreuve. Ce n'est pas la même chose. Le réel est déjà assez compliqué sans lui coller un costume unique parce que le cerveau adore les raccourcis.

Satan, dans ce livre, sera donc traité comme une figure symbolique de la liberté tragique : celui qui introduit le choix, l'épreuve, le doute, la désobéissance, la connaissance interdite et la responsabilité.

Il n'est pas ici le candidat du mal.

Il est le candidat de la liberté sans anesthésie.

Et c'est peut-être pire.

D'où il vient

Satan ne naît pas d'un seul bloc, déjà cornu, déjà rouge, déjà entouré de flammes et de contrats douteux signés à l'encre du sang. Cette image est le résultat d'une longue sédimentation religieuse, littéraire, artistique et populaire.

Dans la Bible hébraïque, la figure du Satân apparaît d'abord comme une fonction. Le terme désigne l'adversaire, celui qui s'oppose, qui accuse, qui met à l'épreuve. Dans le Livre de Job, le Satân se présente parmi les « fils de Dieu » et dialogue avec Dieu. Son rôle est de

questionner la fidélité de Job : cet homme est-il juste parce qu'il aime Dieu, ou parce que Dieu l'a protégé, enrichi, sécurisé ? Question désagréable, mais pas stupide. Beaucoup de vertus humaines deviennent soudain plus fragiles quand le chauffage tombe en panne, que le compte bancaire se vide et que la santé commence à négocier sa démission.

Le Satân de Job ne détruit donc pas gratuitement. Il demande que l'homme soit testé. Il veut savoir si la foi tient encore lorsqu'on retire les bénéfices. Ce rôle d'accusateur est fondamental : Satan révèle ce qui, dans l'obéissance, relève de la vérité ou de l'intérêt.

Dans la Genèse, le serpent du jardin d'Éden n'est pas explicitement nommé Satan dans le texte hébreu. L'association entre le serpent et Satan se développera plus tard dans la tradition chrétienne. Mais symboliquement, le récit est devenu central : une créature pousse l'humain à transgresser un interdit lié à la connaissance du bien et du mal. Là encore, le scandale n'est pas simplement la désobéissance. Le scandale est la connaissance. L'humain passe d'un état d'innocence protégée à une conscience déchirée. Il découvre la honte, la mortalité, la responsabilité, la séparation. Bref, il devient adulte, ce qui est rarement un événement confortable.

Dans le Nouveau Testament, Satan prend une dimension plus clairement opposée. Il tente Jésus dans le désert, lui proposant de transformer les pierres en pain, de se jeter du haut du Temple pour forcer un signe divin, puis de recevoir les royaumes du monde en échange d'un acte d'adoration. Ce passage est essentiel, car Satan n'y agit pas comme brute. Il argumente. Il propose. Il séduit par des raccourcis : satisfaire immédiatement le besoin, prouver sa puissance, obtenir le pouvoir sans passer par la souffrance. Il ne frappe pas Jésus. Il lui offre des options. Et une tentation offerte à quelqu'un qui peut refuser reste l'un des tests les plus précis de la liberté.

Dans l'Apocalypse et dans la tradition chrétienne ultérieure, Satan devient l'adversaire cosmique, le dragon, le trompeur, l'ennemi de Dieu et des âmes. L'imaginaire médiéval amplifiera encore cette figure, en la liant aux enfers, aux démons, à la sorcellerie, à la peur de l'hérésie et aux mécanismes de contrôle religieux. Plus une institution a besoin d'obéissance, plus elle trouve utile d'avoir un ennemi absolu à désigner. Le diable devient alors un outil théologique, mais aussi politique. Très pratique pour expliquer le mal, discipliner les corps, surveiller les idées et rappeler que la pensée indépendante peut coûter cher.

Dans l'islam, Iblis offre une autre leçon. Son refus de se prosterner devant Adam est raconté dans plusieurs passages coraniques, notamment dans la sourate Al-A'raf. Il dit en substance : « Je suis meilleur que lui. » Cette phrase pourrait être gravée au fronton de toutes les catastrophes humaines. Iblis n'ignore pas Dieu. Il ne nie pas la vérité. Il la refuse parce qu'elle contredit l'image qu'il a de lui-même. Son péché est l'orgueil : ce moment où l'intelligence se met au service de la supériorité, et où la lucidité devient stérile parce qu'elle refuse l'humilité.

À côté de ces grandes traditions, certaines lectures gnostiques ou ésotériques ont parfois inversé la figure de Lucifer, en en faisant un porteur de lumière, un libérateur, un révélateur contre un ordre cosmique oppressif. Là encore, prudence. Ces lectures ne résument ni le judaïsme, ni le christianisme, ni l'islam. Elles montrent plutôt une chose : Satan est une figure extrêmement malléable, parce qu'il condense un conflit humain inusable entre obéissance et connaissance, sécurité et liberté, innocence et conscience.

Son histoire n'est donc pas celle d'un personnage fixe.

C'est celle d'un problème.

Et ce problème tient en une phrase :

que vaut la vertu si elle n'a jamais rencontré la tentation ?

Ce qu'il promet à l'humanité

Satan ne promet pas la paix.

Il ne promet pas le salut.

Il ne promet pas le pardon.

Il ne promet pas une société harmonieuse où chacun méditerait dans une lumière douce pendant que les conflits fondent comme du sucre bio dans une tisane hors de prix.

Il promet la liberté.

Mais pas la liberté confortable. Pas celle qu'on affiche dans les constitutions avant de la réduire en notes de bas de page à chaque crise. Pas celle qu'on proclame dans les discours avant d'organiser la dépendance par la peur, la dette, la surveillance ou l'approbation sociale. Satan promet une liberté plus nue : celle de choisir en connaissance de cause, sans pouvoir se cacher derrière un ordre supérieur.

Dans son programme, l'humanité cesse d'être une enfant surveillée par des puissances tutélaires. Elle devient une créature capable de dire oui ou non. Elle peut obéir, mais seulement si elle comprend ce qu'elle fait. Elle peut refuser, mais seulement si elle accepte les conséquences. Elle peut tomber, mais elle ne pourra plus dire qu'elle a été poussée par le destin, Dieu, le diable, la société, son enfance, son époque ou l'algorithme.

C'est brutal.

C'est aussi la première forme sérieuse de dignité.

Satan promet donc la fin de l'innocence comme alibi. Il arrache à l'humanité ce rêve infantile d'être bonne parce qu'elle n'aurait jamais eu l'occasion d'être mauvaise. Il lui dit : « Tu veux être juste ? Très bien. Alors sois juste quand tu pourrais tricher. Tu veux être fidèle ? Sois fidèle quand la trahison serait rentable. Tu veux être libre ? Sois libre quand

personne ne te félicite, quand personne ne te protège, quand personne ne vient éponger le sang moral après tes mauvaises décisions. »

Il promet aussi la connaissance dangereuse.

Là encore, pas la connaissance décorative, celle qui permet de briller en dîner ou de corriger des inconnus avec une satisfaction de petit tyran lettré. La connaissance qui change celui qui la reçoit. Celle qui fait perdre l'innocence, qui détruit les anciennes excuses, qui rend impossible le retour au sommeil.

Dans le récit d'Éden, le fruit défendu est lié à la connaissance du bien et du mal. On peut y voir la catastrophe originelle. On peut aussi y voir la naissance de la conscience morale. Sans connaissance, pas de faute, certes. Mais sans connaissance, pas non plus de responsabilité. Pas d'éthique. Pas de choix. Pas d'humanité véritable. Seulement une obéissance intacte, aussi pure qu'un logiciel jamais lancé.

Satan promet enfin l'épreuve.

Et l'épreuve est une promesse détestable.

Personne ne veut vraiment être éprouvé. Les humains adorent dire que les difficultés les rendent plus forts, généralement après coup, quand ils ont survécu et qu'ils peuvent transformer le traumatisme en citation inspirante. Pendant l'épreuve, ils sont beaucoup moins littéraires.

Pourtant, dans la logique satanique, l'épreuve est le seul révélateur fiable. La vertu non testée est une hypothèse. Le courage non confronté au danger est une décoration. La foi non traversée par le doute est peut-être une habitude. L'amour non exposé à la blessure est peut-être un confort. L'épreuve ne crée pas toujours la grandeur, bien sûr. Parfois elle détruit. Parfois elle rend amer, dur, cassé, méchant. Satan ne promet pas que l'épreuve vous rendra meilleurs. Il promet seulement qu'elle montrera ce que vous êtes lorsque le décor brûle.

C'est peu rassurant.

Mais c'est honnête.

Ce qu'il exige en retour

Satan exige le prix que l'humanité déteste le plus payer : la responsabilité totale.

Pas la responsabilité administrative, celle qui coche des cases et publie un communiqué navré après le désastre. Pas la responsabilité morale de façade, où l'on reconnaît « des erreurs » comme si les erreurs s'étaient glissées seules dans le salon pendant la nuit. Non. La responsabilité au sens nu : regarder ses actes et dire « c'était moi ».

C'est là que son programme devient insupportable.

Car beaucoup d'humains veulent la liberté comme un droit, mais pas comme une charge. Ils veulent choisir, mais garder un recours. Ils veulent décider, mais pouvoir accuser une force extérieure quand le choix tourne mal. Ils veulent être auteurs de leurs réussites et victimes de leurs conséquences. Petite comptabilité intime assez répandue : le mérite pour moi, la faute pour le monde.

Satan détruit ce confort.

Il retire les alibis.

Plus de « j'obéissais aux ordres ».

Plus de « Dieu l'a voulu ».

Plus de « le groupe faisait pareil ».

Plus de « je n'avais pas le choix ».

Plus de « le diable m'a tenté ».

Satan lui-même, dans cette logique, refuse de servir éternellement de poubelle morale. Il tente, il propose, il ouvre une porte. Mais celui qui entre ne peut pas ensuite accuser la poignée.

C'est en cela qu'il est paradoxalement plus exigeant que beaucoup de systèmes moraux. Il ne dit pas : « Ne faute jamais. » Il dit : « Ne mens pas sur ta faute. » Il ne dit pas : « Sois pur. » Il dit : « Sois lucide. » Il ne dit pas : « Tu seras sauvé. » Il dit : « Tu seras responsable. »

Il exige aussi le courage de douter.

Et le doute, contrairement à sa réputation moderne de petite gymnastique intellectuelle, est une expérience violente. Douter, ce n'est pas collectionner des nuances pour éviter de conclure. C'est accepter que ce qui nous a structurés puisse être faux, incomplet, intéressé, ou simplement trop étroit pour la réalité. Le doute véritable coûte beaucoup. Il peut coûter une appartenance, une paix familiale, une identité, une sécurité. Il peut même coûter cette merveilleuse impression d'être du bon côté, drogue douce de toutes les consciences militantes et religieuses.

Satan exige donc que l'humain cesse de confondre fidélité et paresse mentale. Si une croyance est vraie, elle doit pouvoir traverser l'épreuve du questionnement. Si une loi est juste, elle doit pouvoir être comprise autrement que par la peur. Si une autorité mérite respect, elle doit survivre à l'examen. Sinon, ce n'est pas une autorité. C'est un enclos.

Mais le prix final est encore plus dur : Satan exige que l'homme accepte de perdre l'innocence.

L'innocence est confortable parce qu'elle protège de la complexité. L'enfant obéit sans tout comprendre. L'adulte, lui, sait qu'il n'y a pas toujours de pureté disponible. Il faut choisir entre des biens incomplets, des maux inégaux, des fidélités contradictoires. Il faut agir avec des informations partielles. Il faut décider sans garantie cosmique.

Satan fait entrer l'humanité dans ce monde-là.

Il lui donne la possibilité de devenir adulte.

Et comme souvent avec l'âge adulte, personne ne lit vraiment les conditions avant de signer.

Ce qu'il révèle de nous

Satan révèle d'abord notre peur de la liberté.

Ce qui est ironique, parce que nous passons notre temps à la célébrer. Liberté d'expression, liberté de conscience, liberté d'entreprendre, liberté d'aimer, liberté de croire, liberté de partir, liberté de devenir soi-même - magnifique vitrine. Mais dès que la liberté cesse d'être une bannière pour devenir une responsabilité, les visages se contractent.

La liberté implique que nos choix nous appartiennent.

Et cela, l'humanité le supporte mal.

Elle préfère souvent une mauvaise autorité à une vraie autonomie. Une règle dure à un choix complexe. Un chef brutal à une incertitude vivante. Un dogme clair à une recherche sincère. Car l'autorité, même oppressante, offre une consolation : elle prend une partie du poids. Elle permet de dire : « Je n'ai fait que suivre. » Phrase préférée des petites mains de toutes les grandes horreurs.

Satan retire cette phrase de la bouche humaine.

Il révèle ensuite notre ambivalence envers la connaissance. Nous la désirons et nous la craignons. Nous voulons savoir, mais pas trop. Nous voulons comprendre les mécanismes du monde, mais pas forcément les mécanismes de nos propres lâchetés. Nous voulons la vérité sur les autres, rarement sur nous-mêmes. Nous adorons les révélations, sauf quand elles révèlent que nous avons profité du mensonge.

Dans cette perspective, Satan est le porteur d'une lumière désagréable. Pas une lumière douce, spirituelle, posée sur une couverture de retraite intérieure. Une lumière de salle d'interrogatoire. Celle qui ne rend pas plus beau. Celle qui montre les taches.

Il révèle aussi notre besoin de boucs émissaires.

Accuser Satan du mal humain est extrêmement pratique. Cela permet d'externaliser la faute. Si le mal vient d'un corrupteur extérieur, alors l'homme peut conserver l'image

flatteuse d'une créature fondamentalement bonne, simplement trompée, déviée, ensorcelée, manipulée. C'est rassurant. C'est aussi un peu facile.

Satan, dans ce livre, ne permettra pas ce confort.

Il dira : « Je t'ai tenté. Très bien. Mais c'est toi qui as signé. »

Voilà pourquoi il est si dangereux symboliquement. Il ne nous décharge pas. Il nous renvoie à notre part active dans nos propres effondrements.

Et peut-être que l'humanité l'a diabolisé avec autant d'énergie parce qu'il lui tend un miroir. Pas un miroir flatteur. Pas celui des civilisations qui se racontent qu'elles sont lumineuses parce qu'elles ont inventé des musées après avoir pillé les peuples qui les remplissent. Un miroir brutal, où l'on voit la liberté se transformer en prédation, la connaissance en orgueil, la rébellion en narcissisme, le choix en fuite.

Satan révèle donc une vérité terrible : l'homme n'a pas seulement peur d'être dominé.

Il a peur d'être libre.

Parce qu'un esclave peut rêver d'un maître plus doux.

Un homme libre, lui, doit répondre de ce qu'il fait du monde.

Sa zone d'ombre

Le programme de Satan a une beauté noire.

Mais une beauté noire reste noire.

La liberté absolue peut devenir solitude absolue. Si aucune autorité ne mérite respect, si toute loi est suspecte, si toute limite est vécue comme oppression, alors l'humain ne devient pas forcément un esprit libre. Il peut devenir un petit souverain ridicule, enfermé dans son désir, allergique à toute contrainte, persuadé que son refus de plier le rend profond.

C'est l'un des pièges les plus vulgaires de la rébellion : croire que dire non suffit à être intelligent.

Non.

Un adolescent peut dire non. Un tyran peut dire non. Un imbécile peut dire non avec une énergie remarquable. Le refus n'a de valeur que s'il sert une lucidité plus haute. Sinon, ce n'est qu'un caprice avec une veste en cuir.

Satan ouvre la porte de l'émancipation, mais il n'offre pas la sagesse nécessaire pour l'habiter. Il donne le couteau. Il ne garantit pas que l'humain ne va pas l'utiliser pour sculpter une œuvre, ouvrir une issue ou poignarder son voisin parce que « personne ne lui dictera sa vérité ».

La rébellion peut aussi virer à l'orgueil. Et l'orgueil est précisément le point où Satan rejoint Iblis : ce refus de s'abaisser, ce sentiment d'être trop lucide pour obéir, trop supérieur pour recevoir, trop exceptionnel pour se soumettre à une mesure commune. L'orgueil adore se déguiser en liberté. Il se présente comme indépendance, courage, refus du troupeau. Parfois, c'est vrai. Souvent, c'est juste un ego qui a trouvé un vocabulaire noble pour ne plus écouter personne.

Il y a aussi le danger moral : si chacun devient seule source de ses choix, qu'est-ce qui empêche la liberté de devenir prédation ? Satan répondrait peut-être : la responsabilité. Mais la responsabilité suppose une conscience. Et la conscience humaine a des horaires d'ouverture assez variables, surtout lorsqu'il y a du pouvoir, du sexe, de l'argent ou une humiliation à venger dans les parages.

Le refus de toute autorité peut enfin détruire les conditions mêmes de la liberté. Car une liberté sans monde commun devient invivable. Si plus rien n'est reconnu, si plus aucune règle ne tient, si chaque individu transforme sa volonté en loi privée, alors le plus fort gagne. Et quand le plus fort gagne, la liberté change rapidement de propriétaire.

Voilà le paradoxe satanique : il libère l'homme de l'obéissance aveugle, mais peut le livrer à une autre servitude, plus intime, plus flatteuse, plus difficile à détecter.

La servitude à soi-même.

Et celle-là est particulièrement tenace, parce que le tyran dort dans notre propre lit.

Verdict provisoire

Satan est un excellent déclencheur de conscience.

Il oblige l'humanité à sortir de l'enfance morale. Il rappelle que l'obéissance n'est pas la vertu suprême, que la connaissance n'est pas toujours un crime, que le doute peut être une hygiène de l'esprit, et que la liberté n'existe vraiment qu'au moment où l'on peut choisir autrement.

Mais il est un très mauvais guide unique.

Parce qu'il ne sauve pas. Il éprouve.

Il ne console pas. Il révèle.

Il ne protège pas l'homme de lui-même. Il le place devant lui-même et attend de voir s'il fera autre chose que se mentir avec talent.

Satan apprend à choisir, mais il ne garantit jamais que l'homme choisira bien. Il donne à l'humanité la dignité du risque, pas la sagesse de l'éviter. Il brûle les excuses, mais ne construit pas toujours la maison après l'incendie.

Alors, faut-il voter Satan ?

Cela dépend.

Si l'humanité veut cesser d'être un troupeau, elle devra écouter ce qu'il dit.

Si elle veut survivre à sa propre liberté, elle devra surtout éviter de lui donner les clés sans contre-pouvoir.

Car Satan a raison sur un point : une créature incapable de choisir n'est pas libre.

Mais une créature libre incapable de se gouverner devient simplement une catastrophe avec des opinions.